

Que par vingt ans de travaux et d'exploits.
 Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
 Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,
 Ce grand Louis, cette superbe cour
 Dû tous les arts sont instruits par l'Amour.
 L'Amour bâtit le superbe Versailles ;
 L'Amour aux yeux des peuples éblouis,
 D'un lit de fleurs fait un trône à Louis :
 Malgré le cri du fier dieu des batailles,
 L'Amour amène au plus beau des humains
 De cette cour les rivales charmantes,
 Toutes en feu, toutes impatientes :
 De Mazarin la nièce aux yeux divins¹,
 La généreuse et tendre La Vallière,
 La Montespan plus ardente et plus fière.
 L'une se livre au moment de jouir,
 Et l'autre attend le moment du plaisir.
 Voici le temps de l'aimable Régence,
 Temps fortuné, marqué par la licence,
 Où la Folie, agitant son grelot,
 D'un pied léger parcourt toute la France,
 Où nul mortel ne daigne être dévot,
 Où l'on fait tout, excepté pénitence.
 Le bon Régent, de son palais royal,
 Des voluptés donne à tous le signal.
 Vous répondez à ce signal aimable,
 Jeune Daphné², bel astre de la cour ;
 Vous répondez du sein du Luxembourg,
 Vous que Bacchus et le dieu de la table
 Mènent au lit, escortés par l'Amour.
 Mais je m'arrête, et de ce dernier âge
 Je n'ose en vers tracer la vive image :
 Trop de péril suit ce charme flatteur.
 Le temps présent est l'arche du Seigneur :

1. Celle qui depuis fut la connétable Colonne. (*Note de Voltaire, 1762.*)

2. Duchesse de Berry. (G. A.)

Qui la touchait d'une main trop hardie,
 Puni du ciel, tombait en léthargie.
 Je me tairai ; mais si j'osais pourtant,
 O des beautés aujourd'hui la plus belle !
 O tendre objet, noble, simple, touchant,
 Et plus qu'Agnès généreuse et fidèle !
 Si j'osais mettre à vos genoux charnus
 Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus ;
 Si de l'Amour je déployais les armes ;
 Si je chantais ce tendre et doux lien ;
 Si je disais... Non, je ne dirai rien :
 Je serais trop au-dessous de vos charmes.

Dans son extase enfin le moine noir
 Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
 D'un œil avide, et toujours très modeste,
 Il contemplait le spectacle céleste
 De ces beautés, de ces nobles amants,
 De ces plaisirs défendus et charmants.
 « Hélas ! dit-il, si les grands de la terre
 Font deux à deux cette éternelle guerre ;
 Si l'univers doit en passer par là,
 Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
 A deux genoux auprès de sa brunette ?
 Du Seigneur Dieu la volonté soit faite :
Amen, amen. » Il dit, et se pâma,
 Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais saint Denis était loin de permettre
 Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
 Et la Pucelle et la France aux abois.
 Ami lecteur, vous avez quelquefois
 Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette¹.

1. On portait autrefois des hauts-de-chausses attachés avec une aiguillette ; et on disait qu'un homme qui n'avait pu s'acquitter de son devoir que son aiguillette était nouée. Les sorciers ont de tout temps passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage : cela s'appelait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous Louis XIV, quand on mit des boutons aux braguettes. (*Note de Voltaire, 1762.*)

C'est une étrange et terrible recette,
 Et dont un saint ne doit jamais user
 Que quand d'une autre il ne peut s'aviser.
 D'un pauvre amant le feu se tourne en glace,
 Vif et perclus sans rien faire il se lasse ;
 Dans ses efforts étonné de languir,
 Et consumé sur le bord du plaisir.
 Telle une fleur, des feux du jour séchée,
 La tête basse et la tige penchée,
 Demande en vain les humides vapeurs
 Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
 Voilà comment le bon Denis arrête
 Le fier Anglais dans ses droits de conquête.

Jeanne, échappant à son vainqueur confus,
 Prend ses sens quand il les a perdus ;
 Puis d'une voix imposante et terrible,
 Elle lui dit : « Tu n'es pas invincible :
 Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
 Dieu t'abandonne, et ton cheval s'abat ;
 Dans l'autre un jour je vengerai la France,
 Denis le veut, et j'en ai l'assurance ;
 Et je te donne, avec tes combattants,
 Un rendez-vous sous les murs d'Orléans. »
 Le grand Chandos lui répartit : « Ma belle,
 Vous m'y verrez ; pucelle ou non pucelle,
 J'aurai pour moi saint George le très fort,
 Et je promets de réparer mon tort. »

FIN DU CHANT TREIZIÈME.

VARIANTES

DU CHANT TREIZIÈME.

Vers 52-54. — Édition de 1756, au lieu de ces trois vers on lisait :

Témoin Ajax et certain général,
 Duc, bel esprit, ministre, maréchal ;
 L'un sur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
 Un beau matin s'avisèrent de prendre
 Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
 Sans que l'honneur fût en rien compromis.
 * Ce n'étaient point..

M. de Voltaire a pris constamment contre La Beaumelle la défense de ce général (le maréchal de Noailles) et de sa famille ; ainsi l'on peut facilement juger auquel des deux appartiennent ces vers. (K.)

Vers 58 :

Le grand Dunois à Jeanne si connu,
 Qui ramenait la belle Dorothée.

Vers 62 :

Car elle était auprès de son amant.

Vers 63. — Édition de 1756 :

* Ce cher amant, ce tendre La Trimouille
 Pour qui son œil de pleurs souvent se mouille,
 L'ayant cherchée à travers cent combats,
 L'avait trouvée, et ne la quittait pas.
 * En nombre pair... (K.)

Vers 77. — Édition de 1756 :

Il te fallut rhabiller promptement :
 Sur le satin de ton cul ferme et blanc
 * Tu rajustas... (K.)

Vers 88 :

* Qui lui donnait de la distraction,
Car il tenait un peu du grec, dit-on. (R.)

Vers 109 :

Les saints là-haut aiment souvent à rire
Des passions du sublunaire empire ;
Ils regardaient cheminer dans les champs.

Vers 165. — Édition de 1756 :

« Décide ici qui de nous sait le mieux
Pousser sa lance et plaire à deux beaux yeux.
Que la valeur soit notre seule chance,
* Que de vous tous... (K.)

Vers 204. — Manuscrit :

Branlant sa lance et serrant les genoux.
Le fier Chandos se targuait dans sa gloire,
De deux combats espérant la victoire,
Jurant ce mot lequel commence en F.
Jeanne invoquait l'épouse de Joseph,
Mère de Dieu, reine du pucelage.
L'un contre l'autre ils volent avec rage ;
Les deux coursiers, bardés, coiffés de fer,
* Sous l'éperon... (K.)

Vers 237 :

Sur son beau dos, sur sa croupe gentille.

Vers 256 :

Que saint Denis me regarde et m'excuse.

Vers 257. — Édition de 1756 et manuscrit :

* « Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use. »
Puis se tournant devers son écuyer :
« Je vois, dit-il, qu'elle est hors d'elle-même ;
J'ai ces deux bras pour combattre et tuer ;
Pour la guérir je prendrai le troisième. »
Jamais Chandos ne promit rien en vain.
Comme il le dit, il prend ce bras soudain.
* Le grand Dunois, d'un courage héroïque... (K.)

Vers 282. — Édition de 1756 :

* Très peu connus des ânes d'ici-bas ;
Il soupirait en voyant les trois bras.
* Le confesseur... (K.)

Vers 294. — Le treizième chant de l'édition de 1762 est
divisé en deux dans celle de 1756, où le douzième chant
finit par ce vers :

Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

Et le treizième commence ainsi :

En méditant avec attention... (K.)

Vers 298. — Manuscrit :

De ce Jacob, le patron du mensonge,
* Pate-pelu, dont l'esprit lucratif
Trompa Laban, qu'il vola comme un juif.
* Ce vieux Jacob... (K.)

Vers 301. — Édition de 1756 :

Ce vieux Jacob (admirez bien, mes frères,
Du livre saint les sublimes mystères)
* Devers l'Euphrate... (K.)

Vers 305. — Édition de 1756 :

* Le moine vit de plus plaisants objets ;
Il vit très bien, ou crut voir, le bon père,
Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais ;
* Il vit courir à la même aventure,
Il vit aux pieds des futures Agnès
Les demi-dieux de la race future ;
Il observa les différents attraits
De ces beautés dont l'adresse féconde
Faisait danser tous les maîtres du monde :
Chacune était juste sous son héros,
Partant ensemble, et disant les grands mots :
Chacune avait son trot et son allure ;
Chacun piquait à l'envi sa monture ;
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
* Tels, au retour de Flore...

On voit sans peine que ces trois derniers vers sont du
capucin. Ce chant est un de ceux où il en a ajouté le
plus. (K.)

Vers 313 :

Tels, au retour de Flore et du Zéphyre.

Ici encore j'ai préféré le texte de l'édition de 1756. Zéphyre,
dans ce vers, étant une divinité, ne doit pas être précédé
de l'article. (R.)

Vers 320. — Manuscrit :

* C'est là qu'il vit le beau François Premier,
Roi malheureux, mais galant chevalier,
Qui sur un lit fait goûter à deux belles
Tous les plaisirs que François reçoit d'elles.
* Là Charles-Quint... (K.)

Vers 321 :

Roi malheureux, mais brave chevalier,
Avec Étampe il se pâme; il oublie.

Vers 329. — Édition de 1756 :

* Aux mouvements que l'amour lui fit faire
Quand dans ses bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle serre,
* En se pâmant, le Second des Henris.
De la débauche un long et triste usage
De la beauté lui fait avoir le prix.
* De Charles Neuf... (K.)

Vers 338. — Édition de 1756 :

Là, sans tiare, et d'amour transporté,
Tournant le dos, troussant sa soutanelle,
Avec Vanose il se fait la femelle;
* Un peu plus bas on voit Sa Sainteté,
Pour ses plaisirs convoitant sa famille,
Donner l'assaut à Lucrece sa fille.
* O Léon Dix ! ô sublime Paul Trois !
Jules Second ! et toi, Monte ! le drille !
* A ce beau jeu...

On voit clairement ici que le capucin, ayant lu *la femelle*
au lieu de *sa famille*, a voulu suppléer les rimes qui man-
quaient.

Un manuscrit porte :

* Un peu plus bas on voit Sa Sainteté
Faire un enfant à Lucrece sa fille... (K.)

Vers 348. — Édition de 1756 :

* Que par vingt ans de travaux et d'exploits.
Le moine vit des doges de Venise,
Et ces grands ducs, fiers oppresseurs de Pise,

1. Jean-Marie Giocchi, élevé à la papauté le 8 février 1550, régna sous le nom de Jules III. Il était auparavant connu sous celui de cardinal del Monte, et s'était distingué comme légat du Saint-Siège au concile de Trente. « Il passait, dit Voltaire, pour très voluptueux. » Voyez les *Annales de l'Empire*. (R.)

Avec les boucs partageant leurs plaisirs ;
Mais les laissant à leurs puants désirs,
* Bientôt on voit... (K.)

Vers 364. — Édition de 1756 :

* Et l'autre attend le moment du plaisir.
Mais tout à coup quelle métamorphose !
D'un long froc noir lugubrement paré,
L'Amour met bas sa couronne de rose ;
Son front se perd sous un bonnet carré.
Le sot Scrupule et la froide Décence
Masquent les traits de sa riante enfance.
L'Hymen le suit à pas mystérieux ;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,
Feux sans éclat, dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces tristes flambeaux,
Suivi d'un prêtre et de deux maquereaux,
Pour guide un diable en noire soutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vient épouser sa vieille maquerelle¹.
Le moine vit ce phénix des Bourbons,
Ensorcelé de deux flasques tétons,
Sur un sofa piquer sa haridelle.
L'Amour en pleurs, et sa suite fidèle,
Les Jeux, les Ris, s'envolent à Paphos.
Paris, la cour, sont en proie aux dévots.
Une grossière et maussade luxure
Rappelle aux sens toute la volupté.
Sous l'air cafard un cynisme effronté
Met Diogène où régnait Epicure.
Dans les excès d'une crapule obscure
Le courtisan cherche la liberté.
Hercule en froc et Priape en soutane
Dans les palais portent l'obscénité ;
Tout leur fait joug, et le couple profane,
Recommandé par sa brutalité,
A son plaisir patine la beauté².
C'en était fait du tendre Amour en France,
Quand la Fortune ou bien la Providence
A Saint-Denis logea ce roi bigot.
Le moine voit à ce règne cagot
Dans les destins succéder la Régence,
* Temps fortuné, marqué par la licence,
* Où la Folie, agitant son grelot,
Jette sur tout un vernis d'innocence ;
Où le cafard n'est prisé que du sot.

1. Voyez le *Siècle de Louis XIV*, chap. xxvii. (R.)

2. Variante :

Règne en tyran sur la frêle beauté.

Tendre Argenton¹, folâtre Parabère²,
C'est par vos soins que le dieu de Cythère,
Régna en maître au palais d'Orléans,
Sur ses autels revoit fumer l'encens.
Le dieu du goût, son seul et digne émule,
Tâche d'unir les grâces aux talents.
Faune et Priape, et le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvents ;
Ils n'osent plus se faire voir en France
Que sous les traits de Rieux³ ou de Vence.
* Le bon Régent... (K.)

Vers 372 :

* Des voluptés donne à tous le signal.
On l'admirait dans son délire aimable.
Tu l'entendais du fond du Luxembourg,
Toi que Bacchus et le dieu de l'Amour
Mettent au lit en sortant de la table,
Jeune Berri, bel astre de la cour !

Vers 377. — Édition de 1756 :

Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Près de Paris, sous la pourpre romaine...
Mais je m'arrête ; un semblable tableau
Pourrait au peintre attirer dure aubaine ;
Il y faudrait placer plus d'un Bonneau
En robe courte. Or, dans ce dernier âge,

1. Marie-Louise-Magdeleine-Victoire Le Bel de La Boissière de Séry, fille d'honneur de la mère du Régent, fut l'une des premières maîtresses de ce prince, et celle qui eut le plus d'empire sur lui. Elle obtint le titre de comtesse ; prit le nom de la terre d'Argenton que son amant lui donna ; et elle le fit consentir à la légitimation d'un fils (Jean-Philippe d'Orléans, grand prieur de France) qu'elle avait eu de lui en 1702. Elle mourut quelques mois avant ce fils, le 4 mars 1748. (R.)

2. Marie-Magdeleine de la Vieuville, autre maîtresse du Régent, avait épousé en 1714, César de Baudéan, comte de Parabère. Elle naquit à Paris le 6 octobre 1693, et mourut en cette ville le 14 août 1753. (R.)

3. Gabriel Bernard, comte de Rieux, président au parlement de Paris, célèbre par le scandale et la multiplicité de ses aventures galantes. Il mourut à Paris, le 13 décembre 1743, de la petite vérole. Les vers suivants coururent dans Paris le lendemain même de sa mort :

Une fille du Styx, compagne des héros,
Vainement de Bernard entreprit la défaite :
Pendant trente ans tous ses assauts
Ne purent la rendre complète ;
Mais une perfide cadette
En huit jours le mit aux abois,
Et termina sa destinée.
Petite, vous êtes cent fois
Plus mutine que votre aînée.

Le comte de Rieux était fils du fameux Samuel Bernard. (R.)

Homme d'épée est un fier maquereau ;
Et moi, chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appât flatteur ;
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet !...

Il y a eu encore ici des vers ajoutés, et, comme ci-dessus (première variante de ce chant), dans la charitable intention de faire à l'auteur des ennemis puissants. (K.) — Ce sont les vers suivants :

Vers 380. — Édition de 1756 :

* Trop de péril suit ce charme flatteur.
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet, asile du mystère !
Meudon, Choisy, réduits délicieux,
Que les Plaisirs, les Amours, et les Jeux,
Ont si souvent préférés à Cythère,
Sur vos secrets, censurés par Lignière¹.
Et respectés de son prudent recteur,
Ma chaste muse est forcée à se taire,
* Le temps présent est l'arche du Seigneur ;
* Qui la touchait d'une main trop hardie,
* Puni du ciel tombait en léthargie.
* Je me tairai. Mais si j'osais pourtant,
* O des beautés aujourd'hui la plus belle !
* O tendre objet, noble, simple, touchant !
O potelée et douce La Tournelle² !

1. Lignière était un jésuite confesseur de Louis XV, mais confesseur heureusement moins connu que Le Tellier et La Chaise. (K.) — Son nom a été plus correctement écrit Linières dans les Variantes du deuxième chant, vers 390. (R.)

2. M^{me} de La Tournelle, née Mailly^{*}, prit le titre de duchesse de Châteauroux, en acceptant la place de maîtresse du roi. Elle était d'une beauté singulière. On sait avec quelle rudesse de zèle l'évêque de Soissons, Fitz-James, petit-fils de M^{lle} de Churchill, maîtresse de Jacques II, traita une femme qui avait en France la même dignité que sa grand-mère avait eue en Angleterre.

Cet évêque était un homme simple, tolérant, bon, et sans intrigue ; mais par là même très propre à se rendre, sans le savoir, l'instrument des intrigants de la cour. On lui fit accroire qu'il était obligé en conscience de forcer le roi à traiter sa maîtresse avec une rigueur à peine excusable s'il eût été question de chasser de la cour un ministre qui aurait trahi l'État ou corrompu le monarque.

M^{me} de Châteauroux fut rappelée bientôt après ; le roi envoya chez elle un ministre d'État (M. le comte de Maurepas, son ennemi) la prier de sa part de vouloir bien reprendre ses places à la cour. Elle tomba malade le jour même, et mourut. On attribua sa mort aux violentes émotions qu'elle avait éprouvées. Dans le moment de sa faveur, on se déchaina contre elle, comme c'est l'usage. « La pauvre femme ! disait un de ses amis, elle n'est qu'à plaindre ; c'est une tuile qui lui est tombée sur la tête. » Il avait raison : la faveur ne valut à M^{me} de Châteauroux que de la contrainte, des chagrins et une mort prématurée. (K.)

* Marie-Anne de Mailly de Neelle, née à Paris le 5 octobre 1717 ; mariée en 1734 au marquis de La Tournelle ; morte le 8 décembre 1744. (R.)

*Si j'osais mettre à vos genoux charnus
 *Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus ;
 Si je chantais cette haute fortune,
 L'objet des vœux de Flavacourt la brune¹ ;
 *Si je chantais ce tendre et doux lien,
 Ce nœud si cher quoique si peu chrétien,
 Formé, béni par la vieille éminence,
 Maudit, rompu par ce prélat bigot,
 Et resserré par ce grand roi de France,
 Malgré l'avis et les serments d'un sot² ;
 Si de l'Amour je déployais les armes ;
 Si je disais... non, je ne dirai mot ;
 *Je serais trop au-dessous de vos charmes.
 *Dans son extase enfin le moine noir
 *Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
 *D'un œil avide et toujours très modeste,
 *Il contemplait le spectacle céleste
 De tous ces rois accouplés bout à bout :
 Charles Second sur la belle Portsmouth ;
 George Second sur la tendre Yarmouth :
 Et ce dévot roi de Lusitanie³
 En priant Dieu se pâmant sur sa mie ;
 Et ce Victor⁴, attrapé tour à tour
 Par son orgueil, par son fils, par l'amour.
 Mais quand au bout de l'auguste enfilage
 Il aperçut, entre Iris et son page,
 Percant un cul qu'il serrait des deux mains,
 Cet auteur roi, si dur et si bizarre,
 Que dans le Nord on admire, on compare
 A Salomon, ainsi que les Germains
 Leur empereur au César des Romains⁵ :
 *« Hélas ! dit-il... (K.)

1. Mme de Flavacourt* était sœur de Mme de Châteauroux. On prétendait qu'elle aspirait à la même place ; et les courtisans attribuaient à ses vues ambitieuses la résistance qu'elle avait opposée au goût passager du roi. (K.)

2. Ces vers de l'édition de 1756 furent faits pendant le siège de Fribourg, époque du raccommodement ; mais la nouvelle faveur de Mme de Châteauroux n'ayant duré qu'un moment, l'auteur a cru devoir les changer. (K.)

3. Jean V, roi de Portugal. Voltaire a dit de ce prince que ses fêtes étaient des processions, ses édifices des monastères, et ses maîtresses des religieuses. (R.)

4. Victor-Amédée, roi de Sardaigne. (R.)

5. Ces vers ne sont pas de M. de Voltaire. *Entre Iris et son page* n'est qu'une répétition du vers (333) sur Henri III :

Quitte en riant sa Chloris pour un page.

Le nom de Salomon du Nord, dont on se moque ici, n'a pas été donné par les gens du Nord, mais par M. de Voltaire lui-même dans une lettre au roi de Prusse, du 26 mai 1742 :

Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre,

et nous avons d'ailleurs des raisons décisives pour croire que ces vers n'ont pu être que des éditeurs, soit capucins, soit proposants. (K.)

* Hortense-Félicité de Mailly de Neelle, née à Paris le 14 février 1715, épousa, en 1739, François-Marie de Fouilleuse, marquis de Flavacourt. (R.)

Vers 403. — Edition de 1756 :

*Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
 Les deux gigots sur sa belle brunette ?

Vers enjolivé par le capucin. (K.)

Vers 425. — Edition de 1756 :

*Le fier Anglais dans ses droits de conquête.
 Chandos, suant, et soufflant comme un bœuf,
 Cherche du doigt si l'autre est une fille :
 « Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille ! »
 Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
 Il veut encor secouer sa guenille.
 *Jeanne échappant...

On reconnaît encore ici les vers du capucin. Les lecteurs qui ont du goût distingueront sans peine tous ces embellissements étrangers ; nous nous dispenserons d'en faire aussi souvent la remarque. (K.)

CHANT QUATORZIÈME¹

DE L'ÉDITION DE 1756

CORISANDRE

*Mon cher lecteur sait par expérience
 *Que ce beau Dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
 *Et dont les jeux ne sont point jeux d'enfants,
 *A deux carquois tout à fait différents.
 *L'un a des traits dont la douce piqure
 *Se fait sentir sans danger, sans douleur,
 *Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
 *Et vous y laisse une vive blessure.
 *Les autres traits sont un feu dévorant,

1. Ce chant ne se trouve que dans les premières éditions, et il y fourmille de fautes. Il paraît ici, pour la première fois, imprimé correctement, d'après le manuscrit de l'auteur. Il a été supprimé dans l'édition de 1762 et les suivantes. (K.) — Le chant de *Corisandre* parut pour la première fois dans l'édition de 1756. (R.)